Algonquins du nord du fleuve faisaient parfois la chasse, au risque d'être surpris et tués par les Iroquois qui y envoyaient dans ce but des petites bandes tous les ans pour semer la terreur et refouler leurs ennemis vers le Saint-Maurice.

Le poste des Trois-Rivières était le seul lieu de rendez-vous des Français et des sauvages. Il était fréquenté, aux mois de juillet et août, par les chasseurs montagnais de la côte de Batiscan, les Attikamègues du Saint-Maurice et les Algonquins de l'Outaouais. On échangeait, troc pour troc, avec les blancs, des couteaux, des haches, des chemises, des capots, des chaudières, des miroirs de poche, des plats d'étain contre les peaux de castor, d'original, de martre, etc., que les trafiquants de Québec obtenaient de la sorte à vil prix. L'argent monnayé n'avait aucune valeur aux yeux des indigènes, tandis que certains articles de l'industrie européenne, et même des bagatelles fabriquées avec le fer ou la laine, étaient estimées par-dessus tout, vu le dénûment complet où vivaient ces pauvres gens. Pontgravé ⁽¹⁾ et de Guers avaient dû suivre les chasseurs dans leurs courses au sud du fleuve, ce qui montrerait pourquoi les rivières Nicolet et Saint-François (ainsi nommées par la suite) portaient les noms de ces deux hommes qui furent occupés dans ces parages plus d'un quart de siècle au trafic des pelleteries.

Une fois la saison de la traite terminée (1598-1634), il ne restait plus de Français aux Trois-Rivières et très peu de sauvages. Les peuples de la côte nord, entre Québec et Maskinongé, étaient toujours errants et ne cabanaient que par groupes de deux ou trois familles, là où ils trouvaient du gibier et du poisson et lorsque les Iroquois ne se montraient pas. Leur refuge accoutumé était l'intérieur des terres, mais là, comme sur les bords du fleuve, ils ne faisaient aucune culture, sauf un peu de maïs et des citrouilles. En un mot leur existence était misérable et bien inférieure à celle des Iroquois, les-

(1) Une rue des Trois-Rivières porte le nom de Pontgravé depuis que nous avons publié nos écrits sur cette ville, en 1870.